

## **Le bûcheron et les voleurs**

*CADIC, Contes et légendes de Bretagne, V, 237*

Dans une forêt profonde, aux fourrés inextricables, semée de cavernes, de tanières de loups et de mares à sangliers, un malheureux bûcheron gagnait péniblement sa vie, en abattant les grands hêtres. L'existence qu'il menait n'était pas gaie. Seul, pendant le jour, il n'avait pour le distraire la nuit que les appels des bêtes sauvages. Un soir qu'il dormait, le dos appuyé contre les parois d'un rocher, il fut réveillé soudain par un bruit de voix qui lui semblaient sortir des profondeurs du sol. Il prêta l'oreille.

Il ne s'était pas trompé.

Il y avait là plusieurs personnes qui se disputaient avec vivacité. Elles allaient sans doute en venir aux mains, lorsqu'un commandement bref fit taire tout le monde. « Suzame, ouvre-toi ! » cria une voix, et le rocher immense qui paraissait inébranlable, avec ses pieds de granit enfoncés dans la terre, oscilla sur sa base, aussi facilement qu'une meule de moulin qui tourne sur un pivot, et l'entrée d'une vaste caverne de voleurs s'ouvrit, éclairée de nombreuses torches.

Il eut juste le temps de se laisser couler derrière un buisson.

Déjà la troupe des voleurs était dehors et partait en expédition. Par bonheur, aucun d'entre eux ne l'aperçut.

Quand le bruit des pas se fut éteint dans le lointain, le bûcheron se prit à réfléchir : « En voilà bien d'une autre affaire ! du diable, si je pensais avoir de tels voisins. Mais au fait, si j'éprouvais mot aussi la vertu du mot magique que je viens d'entendre ... » et de toutes ses forces il lança la formule :

« Suzame, ouvre-toi ! » Un bruit sourd lui répondit, semblable à celui d'un tonnerre lointain, le rocher tourna sur lui-même et la caverne apparut béante, avec un vaste brasier alimenté de troncs d'arbre qui en éclairait les parois. Prudemment d'abord il y glissa un œil, puis il y entra hardiment. Des panoplies d'armes tapissaient les murs, des couchettes en couettes de plumes garnissaient les coins, et un peu partout des coffrets étaient disposés, dans lesquels l'or et l'argent s'amoncelaient en tas et lançaient mille reflets brillants.

Il s'arrêta fasciné. De sa vie, il n'avait contemplé pareil trésor. « Par mon saint patron, se dit-il, je crois que c'est ma bonne étoile qui m'amène ici ! J'imagine qu'il y a la part des visiteurs. Après tout, où est le mal à voler des voleurs ? » Et ramassant un sac par terre, il se mit à y empiler les louis d'or sur les pierres précieuses et le remplit jusqu'à la corde.

On juge de la surprise de sa femme lorsque, de retour à la maison, il vida son sac sur la table. Il y avait là une si grande quantité de beaux écus neufs qu'elle ne savait comment compter sa fortune. Elle courut chez le voisin emprunter un boisseau.

« Votre mari a donc rencontré une mine d'or, en abattant des arbres, demanda celui-ci ?

- Hé oui, en vérité, répondit-elle, puisqu'il a trouvé le trésor des voleurs !

- Le trésor des voleurs ?

- Ça ne lui a pas coûté davantage de mettre la main dessus : trois mots à prononcer : « Suzame, ouvre-toi ! » et le repaire s'est ouvert, et l'argent est apparu là, sous ses yeux, comme pour lui dire : « prenez-moi, je vous en prie ! »

- Je vous suis bien obligé du renseignement, déclara le voisin, si ça ne coûte pas davantage, je veux utiliser le procédé. "

À son tour il se rendit à la forêt. C'était la nuit et, suivant leur habitude, les brigands couraient la campagne.

« Suzame, ouvre-toi ! » prononça-t-il, du plus loin qu'il aperçut le rocher. À grand fracas celui-ci pivota sur sa base, et l'ouverture de la caverne se dessina béante. L'homme s'y précipita, saisissant le métal à pleines mains. Il en mit dans ses poches, dans son chapeau, dans ses bas, dans ses bragou, dans sa ceinture, et encore trouva-t-il moyen d'en remplir deux sacs qu'il hissa avec beaucoup de peine sur ses épaules. Il était tellement chargé qu'il avait peine à se mouvoir.

L'heure pourtant s'avavançait et il était temps de songer au retour. Mais alors, ce fut une autre histoire. Il avait complètement oublié le mot principal de la formule. En vain criait-il: « Roche, Pierre, Porte, ouvre-toi ! » la pierre restait hermétiquement cadénassée. Il frappa contre la muraille à coups redoublés. Pas le plus petit passage. De désespoir, il s'affaissa sur le sol, suant à grosses gouttes et pleurant des larmes amères. L'or et l'argent avaient roulé de droite et de gauche, inondant le parquet.

Le jour allait se lever, lorsqu'il se souvint enfin du mot magique.

« Suzame, ouvre-toi ! » implora-t-il, et la caverne s'ouvrit; mais déjà il était trop tard. Par tous les sentiers de la forêt, les voleurs débouchaient. Ils eurent tôt fait de le rattraper.

« Le voilà bien le ravisseur qui nous a pris notre trésor, s'écrièrent-ils avec colère; il va savoir ce qu'il en coûte de jouer de ruse avec nous ! »

Effectivement le capitaine tira son épée, s'élança sur lui et, sans autre forme de procès, lui coupa la tête qu'il attacha contre le rocher.

Il y avait deux jours que ceci s'était passé, lorsque le bûcheron commença de s'inquiéter. Il savait que son voisin était parti pour la caverne et il ne l'avait pas vu revenir. Il songea qu'il lui était arrivé malheur et se mit à sa recherche.

Il n'eut pas de peine à reconnaître sa tête attachée contre les flancs du rocher et son corps resté sans sépulture. Il recueillit pieusement l'un et l'autre, pénétra de nouveau dans le repaire, en l'absence des voleurs, s'empara d'une bonne mesure d'argent, à l'intention de la veuve du malheureux, et s'en retourna chez lui, en disant:

« Puisque ces maudits détrousseurs ont enlevé son gagne-pain à une pauvre femme, il est juste qu'ils lui assurent des rentes pour vivre. »

Il n'était pas encore rentré au village qu'une voix d'homme ivre qui chantait à plein gosier et qui marchait en zigzaguant par les quatre chemins parvint à ses oreilles. C'était un tailleur qui avait été coudre des robes aux filles d'un riche fermier et qui revenait sur le tard, après avoir noyé une partie de sa raison au fond des pichets de cidre. En apercevant le bûcheron, son fardeau sur l'épaule, l'ivrogne fut pris d'un rire de folle gaieté :

« Hé, hé! l'ami, qu'emportes-tu donc là? Est-ce un veau que tu amènes au boucher ?

- Si ce n'est pas un veau, répliqua le bûcheron, c'est au moins quelque chose qui mettra ton talent en défaut, tailleur maladroit. »

Le tailleur se redressa sous l'injure :

« Sache, s'écria-t-il, que mon aiguille n'a pas de rivale. Elle coudrait ensemble et ferait tenir, fût-ce deux morceaux de chair gâtée.

- Je serais heureux de te voir à l'œuvre, déclara le bûcheron.

Suis-moi donc, mais les yeux bandés; il y a de bonne besogne, chez moi, et aussi forte paye.

- Convenu ! » acquiesça le tailleur qui se laissa faire docilement. Quand ils furent à destination, on lui ôta le bandeau, on lui montra le cadavre et on lui dit : « travaille, il s'agit de coudre ensemble cette tête et ce tronc. Le pourras-tu ?

- Assurément », s'écria-t-il ; et en effet Le jour n'avait pas encore paru que la besogne était achevée. Tête et corps étaient si bien soudés qu'on eût juré qu'ils n'avaient jamais été séparés.

Le tailleur reçut de l'argent autant qu'il en demanda, se laissa de nouveau couvrir les yeux et repartit en chantant. Il marchait sur la lisière de la forêt, lorsque les voleurs l'arrêtèrent :

« D'où viens-tu? interrogea l'un d'eux, d'une voix rude.

- D'où je viens? Ma foi, je crois que vous le savez aussi bien que moi. Je ne vous décrirai pas la route que j'ai suivie, puisque j'avais les yeux bandés. Ce que je puis vous dire, c'est que j'ai rencontré un homme au visage, aux mains et aux vêtements noirs, un forgeron peut-être, un charbonnier ou un bûcheron plus sûrement. Cet homme m'a conduit assez loin d'ici et quand j'ai été chez lui, il m'a commandé une singulière besogne : j'ai dû coudre ensemble la tête et le corps d'un décapité. Naturellement je m'en suis tiré à merveille et le salaire a été raisonnable; voilà pourquoi je chante.

- Merci du renseignement, répliqua le chef des voleurs. Nous connaissons le décapité, et nous ne sommes pas loin de connaître l'homme qui s'en occupe avec tant de soin. Il apprendra de nos nouvelles sans tarder. »

Plusieurs mois pourtant s'écoulèrent sans que rien ne troublât la quiétude du bûcheron. Il n'était question à dix lieues à la ronde que du trésor qu'il avait trouvé et du malheureux sort de son voisin.

Il avait abandonné son rude métier des bois et il avait bâti une hôtellerie superbe où il tenait table ouverte à tous les passants. L'or lui coulait des mains avec une libéralité sans borne et chacun puisait à une source inépuisable.

Les voleurs résolurent à la fin d'arrêter le cours de cette prospérité. À la longue leur doute s'était précisé et ils s'étaient convaincus que c'était leur trésor qui alimentait les prodigalités du bûcheron. Ils jurèrent d'en tirer une vengeance éclatante.

Un soir celui-ci vit arriver à son hôtellerie un gentilhomme en grand apparat, avec une suite de vingt cavaliers.

« Trouverons-nous un logement ici pour la nuit? demanda ce gentilhomme d'un air très courtois.

- Oui vraiment, messire, répliqua l'hôte qui avait reconnu le capitaine des voleurs et qui -avait déjà combiné dans sa tête ses moyens de défense, ma table est bien servie et mes lits des plus moelleux.»

La table en effet ne laissait rien à désirer, ni pour les mets ni pour les vins capiteux. Jamais voyageurs ne goûtèrent pareil régal. En vain le chef lançait-il des regards courroucés, les cavaliers vidèrent jusqu'à la dernière bouteille. Aussi pas un seul d'entre eux n'aurait pu tenir debout, quand le festin se termina. Il fallut que leur chef les installât lui-même pour dormir.

« Puisqu'en ce moment ils ne sont bons à rien, se disait-il, je vais m'arranger de façon à les avoir sous la main pour le grand coup, lorsque la fumée du vin sera dissipée. » Il enferma donc chacun d'eux dans un sac, les hissa sur les chevaux et gagna son lit. Il avait arrêté dans sa tête qu'à trois heures du matin serait le moment propice et que ses compagnons auraient recouvré la raison. Il avait compté sans son hôte.

À peine en effet celui-ci, en entendant un ronflement sonore, s'était-il rendu compte que le capitaine des voleurs dormait qu'il entra dans sa chambre. Il saisit sa hache de bûcheron et d'un seul coup lui trancha la tête, en murmurant : « voilà la réponse de mon voisin que tu as assassiné ! »

Sur le feu, il avait fait poser d'immenses chaudières pleines d'eau. Quand ce fut bouillant : « Aux cavaliers maintenant, s'écria-t-il, il s'agit de les dégriser. »

Juchés sur leurs chevaux, les voleurs dormaient à poings fermés, la bouche ouverte.

« Il y a part pour tous ! » gronda-t-il, avec un sourire mauvais, et dans chaque bouche il versa à tour de rôle l'eau bouillante. Un atroce gazouillement fut la réponse des vingt dormeurs, leurs corps se raidirent dans un spasme d'agonie et ce fut la fin : ils étaient morts. Grâce à l'habileté et à l'esprit de décision du bûcheron, le pays était désormais purgé des brigands. Il a hérité de leurs chevaux et de ce qui restait de leurs trésors et tout le monde s'entend à le proclamer le bienfaiteur des honnêtes gens.